

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

CULTURE

*Violences,
d'hier à
aujourd'hui*

focus sur

I VALEURS HIP-HOP

DANSER LES MAUX

Anne-Claire Loaëc
RÉINVENTER LA FÊTE

DÉCRYPTAGE
**L'ENCRE DE
LA LIBERTÉ**





Celle qui

réinvente le sens de la fête

Elle aime se lancer des défis. À 36 ans, Anne-Claire Loaëc a déjà vécu la vie de journaliste-pigiste pendant plus de dix ans. Après le bac, elle s'est dirigée vers une fac d'histoire et très vite, a participé à une émission sur l'actualité à *Radio U*, à Brest. Ce fut la confirmation d'un goût qu'elle avait déjà. Après la licence, elle intègre l'école de journalisme de Tours : « *Pendant mes études, je travaillais au Télégramme. Et après, j'ai toujours eu des contrats à La Voix du Nord, Ouest France, Bretons, Elle, L'Express... C'était toujours rempli, mais toujours précaire.* » Originaire du Finistère nord, elle bouge à Tours, à Lille, à Bordeaux, avant de s'installer à Rennes, il y a une dizaine d'années. En tant que pigiste, elle vend des sujets à des médias nationaux, en presse écrite, sur la Bretagne. Et ça fonctionne. « *J'ai arrêté en 2014. J'en vivais mais ça ne me correspondait plus. Je ne voyais pas de perspectives d'évolution, en terme de sujets.* », souligne-t-elle. Se confronter à de nouveaux challenges ne lui fait pas peur. À 30 ans, elle s'embarque dans le Erasmus qu'elle rêvait de faire étant étudiante, elle part vivre à Londres pendant 6 mois : « *Je ne connaissais personne, je n'avais pas d'appart, pas de boulot, rien. Ça a été très intense, j'ai eu un coup de foudre pour cette ville.* » Son retour est également marqué d'une envie de devenir actrice de la ville. Jusqu'ici, elle parlait de celles et de ceux qui faisaient bouger la ville. Désormais, elle veut en faire partie. Good Morning Rennes va éclore, inspiré du modèle qu'elle a testé en Angleterre, le Morning Glory Ville. Le principe est simple, c'est celui du *before work*. Faire la fête le matin, commencer la journée à l'envers. Elle y ajoute la participation des acteurs locaux et l'adaptation de l'événement au lieu investi pour l'occasion. Le festival Maintenant est le premier à l'expérimenter, à la Cité : « *Il y avait 300 billets en vente, 300 billets vendus. Ça partait d'une sorte de blague et en fait, ça a super bien marché. C'est trop chouette !* » Et de l'enthousiasme, il ne faut pas en manquer pour braver le réveil matinal et être en piste à 6h30 ! Sur place, Dj set, petit dé-

jeuner et animations selon le lieu. En janvier dernier, à l'Hôtel Dieu, à l'occasion du festival Waterproof, on pouvait se tester à l'escalade et/ou s'échauffer avec le chorégraphe Ousmane Sy. Autre exemple, lors d'une édition précédente, les nageuses synchronisées du CPB avaient surpris les participant-e-s grâce à un happening à la piscine des Gayeulles. Organiser des événements insolites et rafraîchissants, c'est l'esprit qu'Anne-Claire Loaëc veut davantage développer. Bien décidée à ne pas s'arrêter en si bon chemin, elle poursuit donc dans cette voie : « *Avant de partir à Londres déjà, j'avais l'envie d'entreprendre, c'était toujours dans un coin de ma tête et je tournais autour d'idées. En fait, mon projet, il était déjà là.* » Bonjour Chaton voit le jour et avec, de nouveaux événements joyeusement barrés et bien tentants. « *J'imagine et je crée des événements feel good, qui font du bien, qui boostent l'énergie. Je propose un peu des événements auxquels ça me plairait de participer.* », rigole-t-elle. Par chance, elle a un jour tapé dans google, « *elle danse quoi Beyonce ?* » et a eu l'idée de proposer des sessions pour apprendre les chorégraphies des clips. « *J'ai jamais fait de danse, j'ai fait beaucoup de sports co, de hand. J'étais dans la performance, la puissance sportive. Mais quand on a 0 culture danse, et qu'on voudrait s'y mettre, à quel cours on s'inscrit ? Je voulais organiser un cours où on sait ce que l'on va faire précisément. Ça s'adresse à tout le monde mais particulièrement aux débutant-e-s. Peut-être que certain-e-s ensuite franchiront la porte d'autres cours de danse. Le but, c'est vraiment de s'amuser.* », développe Anne-Claire. Elle a l'œil qui frise quand elle en parle. On la comprend. Entre les boums matinales, les petits déjeuneurs avec vue, les balades à l'aube et les chorés de Britney et de Beyonce, il y a de quoi être surexcité-e. Parce que c'est original, parce que c'est prévu pour nous mettre dans des bonnes conditions et parce que ça donne l'occasion de bouger nos habitudes et ça permet de libérer toute la malice qui est en nous. Hors du jugement et hors de la pression du regard extérieur. Effectivement, après ça, on feel good !

■ MARINE COMBE



ÉDITO | UN VIOLADOR EN TU CAMINO
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF



Distribution gratuite de protections hygiéniques



Lundi 9 mars
10h>12h
13h30>16h30

Les règles, on s'en tamponne !
Venez en échanger 
autour d'un café

ESC Villejean 42 cours Kennedy

Ille-et-Vilaine, **la vie à taille humaine**



« *Dansons les maux* » Cette formule, nous la devons à la danseuse et chorégraphe Nadia Beugré. Dans notre dossier ce mois-ci, nous nous sommes intéressé-e-s à celles qui transmettent les valeurs « Peace, love, unity and having fun » et dansent les maux à travers la danse hip-hop proposant des réflexions sur les féminités, les masculinités, l'individualité, le collectif, la sororité, les violences, etc. Nous nous concentrons donc sur une forme que peut prendre la phrase de Nadia Beugré, « *Dansons les maux* ». Mais il en existe d'autres. On pense immédiatement à la performance du collectif Las Tesis qui, fin novembre, à l'occasion de la journée internationale contre les violences faites aux femmes (25 novembre), a proposé aux femmes chiliennes de protester contre l'état oppresseur et défenseur du patriarcat. À travers un chant et une danse, « Un violador en tu camino » a traversé les frontières et la vidéo a fait le tour du monde. Parce qu'elle est forte, parce qu'elle est puissante, parce qu'elle dénonce et parce qu'elle unit. Parce qu'elle mobilise le corps des femmes, leur voix et leur être. Parce qu'elle donne la parole aux femmes et parce qu'elle rend les participantes sujets de leur action, sujets de cette protestation de masse. Parce qu'elle envahit l'espace public. Parce qu'elle dit que la rue est aussi aux femmes et parce qu'elle le dit bien. Parce qu'elle pointe les puissants et parce qu'elle pointe les inégalités et les impunités. Le 8 mars, à 13h30, la performance résonnera et fera trembler le sol du centre ville rennais. Voilà qui nous redonnera de la force et du courage pour continuer à lutter, continuer à danser, continuer à chanter, continuer à nous exprimer, continuer à crier, continuer à lire, continuer à écouter, continuer à écrire. Pour transmettre vos paroles. Nos paroles.





PAH ! MIRION MALLE CRÈVE LE SILENCE AUTOUR DE LA DÉPRESSION

Qu'est-ce qu'il est bon d'avoir la nouvelle BD de Mirion Malle entre les mains et de former une bulle autour de soi pour profiter de la lecture de *C'est comme ça que je disparaissais*, publié en janvier dernier aux éditions La ville brûle. L'autrice et dessinatrice partage ici un sujet peu traité ou mal traité, celui de la dépression. Cette femme qui sur la couverture du bouquin n'a pas de jambes et de visage, c'est Clara, attachée de presse à mi-temps, installée à Montréal. Petit à petit s'installent l'ennui et la fatigue, surviennent les pleurs incontrôlés et incontrôlables et se creuse un fossé entre elle et ses amies. L'incompréhension, l'inquiétude, la pression de l'entourage pèsent sur ses épaules alors qu'elle-même ne parvient pas à identifier et à comprendre ce qui l'entraîne chaque jour un peu plus vers ce flottement léthargique. Ce que nous montre Mirion Malle, c'est la complexité et les paradoxes de chaque état émotionnel traversé par son héroïne. C'est très puissant ce mélange opéré par l'artiste féministe qui n'émet pas de jugement sur ses personnages et transmet des messages hyper importants, avec douceur et force. Elle n'hésite pas à zoomer, à envahir l'espace de la page et à nous montrer le quotidien ordinaire d'une jeune femme en proie à la souffrance et au désespoir de perdre le goût d'exister, oscillant entre trop plein et vide, sans parvenir à échanger véritablement avec ses proches, tant elle devient à leurs yeux une personne réduite à un statut qu'ils/elles ne saisissent pas. Bouleversant, captivant, salvateur !

| MARINE COMBE

CHUT, PAS UN MOT...

LA HONTE, LE SILENCE DANS LA SALLE

« Je ne peux pas m'empêcher, c'est plus fort que moi, de compter le nombre de noir-e-s dans la salle. » Le 28 février dernier, le discours de l'actrice Aïssa Maïga aux Césars instaure le malaise dans la salle Pleyel. « Je sais qu'on est en France et qu'on n'a pas vraiment le droit de compter mais j'ai fait les comptes et on est à peu près 12. C'est un peu le chiffre magique ce soir, je vais pas revenir dessus, tout le monde a compris. » Ah, la salle se déride un peu, osant même quelques rires. La référence à Polanski, ça amuse (tant qu'on a espoir qu'il ne sera pas primé). La comédienne, qui en 2018 a initié l'essai collectif *Noire n'est pas mon métier*, poursuit : « On refuse d'être les bons noirs, les bons asiatiques, les bons arabes ». White washing, blackface, rôles de dealer, de femmes de ménage, de terroristes, de filles hypersexualisées, les acteur-ice-s noir-e-s sont cantonné-e-s à des rôles stéréotypés et réducteurs. Aïssa Maïga parle d'inclusion et de la responsabilité des blanc-he-s à engendrer de l'inclusion. « Faisons une maison au lieu d'une vitrine. Une maison qui soit fière d'inclure toutes les différences. Fière pour que les jeunes qui nous regardent soient eux-mêmes fiers de la recevoir en héritage. », conclut-elle. Dans la salle, silence et embarras. Pas de soutien, pas de solidarité. C'est incroyable ce que nous, les personnes blanches qui aimons user et abuser des termes « diversité » et « mixité », on est coincées du cul et bornées dans notre connerie de mauvaise foi et d'ignorance. La honte.

| MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | FÉVRIER 2020

- La tête survitaminée - p.2
- Valeurs sur scène - p.12
- La honte ne disparaît pas - p.6
- Violences, à toutes les époques - p.28
- S'aimer tatouée, s'exposer - p.8
- La culture en bref - p.30
- La politique en bref - p.9
- Vulves brodées - p.31
- L'île aux femmes, micro tendu - p.10
- Verdict - p.32
- YEGG & the city - p.34

LA RÉDACTION | NUMÉRO 88

YEGG | 22 RUE DE BUFÉRON 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

EN UNE | SANDRINE LESCOURANT

LIBERTÉ D'ENCRER SON CORPS



© CÉLIAN RAMIS

Entre la photo de mode retouchée et la photo-témoignage, il s'en est passé des choses dans la vie de Nathalie Kaïd. Tatouages, corps, complexes, revendications, femmes atteintes du cancer du sein... L'exposition *S'aimer tatouée* était à découvrir à l'université Rennes 2 du 17 janvier au 4 mars.

« Je tends vers l'ornement, après chaque tatouage je me sens plus complète. J'ai du mal à me résumer en n'en faisant qu'un. Je customise tout autour de moi, je ne pouvais pas laisser mon corps sans ornement. » Hermine, 29 ans. « J'ai appris à regarder avec amour les cicatrices et je prends plaisir à raconter des histoires avec mon corps. » Léo, 27 ans. « Je n'allais quand même pas m'arrêter de vivre parce qu'on m'avait enlevé un morceau ! Dès le premier tracé, je me suis sentie mieux. Ce tatouage a comblé le vide. Il a remplacé le sein par quelque chose qui vaut plus qu'une prothèse en plastique. » Sandrine, 46 ans. Ces femmes, avec leurs tatouages, leurs corps et leurs vécus, ornent la galerie de La chambre claire, à Rennes 2. Dans le clair obscur des photographies, réalisées en studio, les visages n'apparaissent pas, laissant ici place aux corps, ses marques, et aux créations artistiques qui s'unissent et se complètent. « La rencontre avec le milieu du graff m'a donné envie de me faire tatouer. J'ai commencé par un projet sur le bras entier. Je ne m'attendais pas à ça. Ça m'a amené à tout un tas

de problématiques de l'enveloppe. Depuis 8 ans, je me fais tatouer les autres parties du corps. Je me sens mieux grâce à ça, ça m'a apaisée. », explique la photographe Nathalie Kaïd. De là, elle a eu envie de rencontrer des femmes tatouées, connaître les raisons pour lesquelles elles ont des tatouages et ce que ça leur apporte. Pendant plus de 3 ans, elle a interviewé et photographié 195 femmes. Et toutes ont livré des témoignages et des parcours de vie différents. Et pourtant, on trouve dans les phrases inscrites sous les clichés, et dans les récits retransmis dans le livret qui accompagne l'exposition, des similitudes : un travail sur la féminité, une réappropriation du corps, une envie de graver ses combats, ses souffrances et ses joies sur soi, une force face aux complexes ou à la maladie, telle que le cancer du sein. Une thématique qui lui tient particulièrement à cœur puisqu'elle est la présidente de l'association Sœurs d'encre, née en 2017, et de son action phare Rose Tattoo, visant à soutenir la pratique du tatouage réparateur auprès des femmes marquées par la maladie ou une blessure corporelle. I.M.C.

bref

8 MARS POUR TOUTES

Plus que jamais la journée internationale des droits des femmes, le 8 mars, sera une fête militante. Et pour cela, le collectif Nous Toutes 35 donne rdv à 13h30 à République pour la performance « Un violador en tu camino », suivie d'une manifestation. Puis rdv à 16h à l'Hôtel dieu pour les rencontres des cultures féministes (conférences, brochures, mais aussi ateliers, discussions, auto-défense) et des concerts !

bref

sur la toile

chiffre du mois

09/03

Une distribution gratuite de protections périodiques est organisée au centre social Kennedy, à Rennes.

chiffre du mois

le tweet du mois

Dans l'article de Télérama, vous lirez que Gabriëlle Deydier a peur de dire qu'elle veut maigrir parce qu'elle va vexer les gros. Une bonne occasion de vous redire ce que j'en pense : vouloir maigrir n'est pas grossophobe.

Date: Marx @darlamarx / 04-02-2020

bref

JE TE CROIS

Les Soeurières ont lancé un appel national au rassemblement, et Rennes y a répondu favorablement. Ainsi, le 14 mars, une manifestation statique est organisée (le lieu nous sera bientôt communiqué). L'objectif est de briser le silence autour des violences sexistes et sexuelles, grâce à des phrases, inscrites sur des pancartes, livrées par différentes victimes. Pour que leurs paroles ne soient plus remises en cause.

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMINISTE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

magazine_yegg_rennes



Yegg Mag Rennes



@Yeggmag

sur



ANAËLLE ABASQ

RÉALISATRICE ET PRODUCTRICE
DE LA SÉRIE RADIO «L'ÎLE AUX FEMMES»

Journaliste pour la Coordination des Radios Locales et Associatives de Bretagne (Corlab), elle arpente la région et tend son micro à celles qui savent raconter notre héritage culturel commun. Résultat : une série radiophonique sur le matrimoine breton, en partenariat avec HF Bretagne. Dix épisodes à écouter sur les 18 radios du réseau et/ou en podcast sur le site dédié.

Comment est née la collaboration HF Bretagne et la Corlab ?

Il y a eu un état des lieux des 18 radios de la Corlab. Ce qui s'est dégagé, c'est qu'il y a de grosses inégalités dans la répartition des tâches : les femmes sont souvent à l'administratif tandis que les hommes sont plutôt à la technique. Quand le diagnostic est sorti, ils sont allés dans les écoles pour partager les études. Avant l'été, la Région a fait un appel à projets sur l'égalité femmes-hommes et la Corlab a proposé cette série radio, avec des interventions dans des écoles comme la Skol Radio, à Guichen, pour sensibiliser à ces questions-là. Comme ce n'est pas leur travail à la base, ils ont proposé un partenariat avec HF Bretagne, calé sur le sujet. Quand je suis arrivée en octobre, HF avait déjà fait un gros travail de recherches. L'idée, c'est de faire connaître des femmes bretonnes qui ont participé à la culture mais que l'on ne connaît pas ou peu.

Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est le matrimoine ?

C'est un mot que je ne connaissais pas avant octobre. C'est l'équivalent de patrimoine. Au Moyen-Âge, les mots existaient pour le masculin et pour le féminin. Au Siècle des Lumières, les hommes ont pris le pouvoir et des mots ont disparu. En même temps, les femmes ont disparu de l'Histoire. Ce qui devrait s'appeler notre héritage culturel commun s'appelle maintenant patrimoine. Avec ce mot, il y a toute une partie de l'Histoire qui s'en va. Utiliser le mot matrimoine, c'est un acte militant pour mettre l'accent sur les actions des femmes. J'étais aux Capucins à Brest et j'ai fait un micro-trottoir. Certains n'osaient pas faire le lien, d'autres pensaient directement aux affaires matrimoniales. En réfléchissant, certains ont fait le lien, mais sinon personne ne connaissait le mot. Dans le premier épisode, on présente la notion de matrimoine et les enjeux qu'il y a autour.

Qui va-t-on rencontrer par la suite ?

En Bretagne, on a l'image de la femme forte et indépendante. On essaye de déconstruire ça. HF s'est posé la question : quelles figures viennent immédiatement à l'esprit quand on parle de la Bretagne ? Sainte Anne, la duchesse Anne, Dahut, Naïa la sorcière, Marion du Faouët. On est parties voir comment elles étaient présentées. Ce sont soit des pécheresses, soit des figures maternelles. Ou des rebelles, qui meurent très jeune, comme Marion du Faouët. On travaille aussi sur le parcours des femmes pour devenir artiste. Yvonne Jean-Haffen, Clotilde Vautier, et d'autres. Souvent, elles avaient soit une ombre masculine, soit elles sont mortes jeunes à cause d'un avortement... Toujours un problème lié aux femmes. On va aborder aussi les femmes qui ont quitté la Bretagne, les pirates, les soldates, et aussi le renouveau. On n'oublie pas les figures actuelles.

MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

FOCUS SUR

L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR



L'engagement dans la **DANSE** hip hop

Pour la danseuse et chorégraphe Sandrine Lescourant, faire partie de la culture hip hop est un acte social en soi. Puisque c'est accéder, accepter et transmettre les valeurs « Peace, love, unity and having fun ». Comment et sous quelles formes les corps en sont-ils des vecteurs et transcendent-ils cet engagement ? À travers l'histoire et plusieurs propositions artistiques, la démonstration en a été donnée à Rennes début février. Reportage.



Exprimer **QUI** on est, **CONFORMER**

sans se

Voilà l'idée que prône la culture du hip-hop, selon les artistes interviewées. Exprimer et assumer son individualité, sans la pression de la conformité. La scène devient alors un espace d'expression dans lequel se croisent différents corps et langages. Du 28 janvier au 13 février, plusieurs créations, proposées à Rennes dans le cadre du festival Waterproof porté par le Triangle et le collectif FAIR-E, ont suscité notre curiosité de par les engagements et les réflexions qui s'en dégageaient. Féminités, masculinités, intimités, singularités, recherche de sa place dans le collectif, fragilités et puissances. Du popping à la danse contemporaine, en passant par le locking, le voguing, la danse house et le waacking, les multiples facettes et identités d'une culture riche de son histoire et de son évolution ont ébranlé notre vision jusqu'ici trop réductrice du hip-hop français.

Sur un rectangle blanc entouré de lumières pointées vers le centre, sept danseuses soutiennent un regard de guerrières. Elles s'observent et se tournent autour. Se jaugent, s'imitent et s'entraînent jusqu'à la formation d'une masse finalement non toxique dans laquelle les individualités s'expriment librement. Chaque mouvement témoigne de leur force et de l'intensité de leurs in-

tentions. C'est une véritable prouesse technique qu'elles entreprennent à plusieurs reprises sur le plateau du TNB, du 28 au 30 janvier. Il y a quasiment un an, les membres de Paradox-sal dévoilaient pour la première fois *Queen blood* à Rennes, après deux semaines de résidence au Garage, avant de présenter officiellement la création à La Villette à Paris, fin mars 2019.

De retour dans la capitale rennaise, elles s'affirment toujours prêtes à sublimer les danses dont elles sont des pointures. Hip-hop, dance house, krump, popping, locking, danse contemporaine et danses africaines, s'entremêlent, se confrontent et s'enlacent. Quelle puissance ! Quelles énergies ! Pendant près d'une heure entière, on retient notre respiration au son des leurs qui résonnent lors du tableau électrisant sur lequel elle danse, alignées face au public sur la chanson « Four women » de Nina Simone. La tension est palpable, l'émotion grandissante. Entre les instants suspendus de ce type et les moments d'accélération, les danseuses sont toujours en mouvement, seules, à plusieurs ou toutes ensemble. C'est viscéral, ça prend aux tripes et ça nous saisit les entrailles ce qu'elles racontent, sans filtre et sans solution de repli, puisque même une fois sorties du rectangle blanc, on les voit encore, sur les bords du plateau imaginés comme des coulisses. Tout au long de cette performance qui nous hypnotise littéralement, elles se confrontent à nos regards mais aussi à leurs propres regards sur elles-mêmes. L'émotion naît et grandit constamment de par la violence des affrontements, collectifs et individuels, mais

aussi de par les instants partagés d'écoute, de solidarité et de sororité. Avec toujours ce sentiment planant de liberté, cette volonté de dépassement de soi et cet esprit d'équipe au sein de laquelle s'affirment des personnalités différentes et combattantes, à l'instar des lignes qu'elles exécutent durant leurs chorégraphies : jamais droites, elles présentent toujours une multitude de trajectoires possibles.

L'ESPRIT COLLECTIF DE PARADOX-SAL

« Je voulais cette frontalité. Vous voyez, y a pas de loges, rien, vous les voyez même quand elles sortent du plateau. Tout ça, c'est assumé, pour se rendre compte de l'effort physique. Envoyer ce qu'elles envoient, moi, je peux pas le faire ! », avait commenté Ousmane Sy, chorégraphe de Paradox-sal et membre du collectif FAIR-E, après la représentation au Garage. En 2012, il fonde un crew exclusivement féminin qui rassemble des danseuses issues du hip-hop, du popping, du locking, du dancehall, du krump, des danses africaines ou encore de la danse contemporaine, autour d'une base commune : la house. « J'ai souvent fait partie de groupes essentiellement masculins. Je travaillais avec des filles comme Allauné Blegbo



© CÉLIAN RAMIS



et Anaïs Imbert-Clery, elles m'ont parlé d'autres filles qu'elles connaissaient, etc. La house, c'est très androgyne. Le talent est là, peu importe le sexe. Ce que je veux avec elles, c'est apprendre et échanger. Pas diriger. Ce qui m'intéresse, c'est de décortiquer les états de corps. C'est la gestuelle, pas le corps finalement. », analyse-t-il. Avec *Fighting Spirit*, premier spectacle de Paradox-sal, créé en 2014 – lire notre article « *Fighting Spirit*, l'esprit guerrier des danses urbaines à l'Opéra » publié sur yeggmag.fr le 16 février 2015 – « le challenge était de monter sur scène et d'impressionner par nos techniques et nos talents. Ousmane ne nous a pas formées, il nous a choisies pour nos forces individuelles, quelque soit la danse. », précise Odile Lacides, également assistante chorégraphe sur la création *Queen Blood*.

FÉMINITÉ PLURIELLE

C'est l'acte II de l'exploration à laquelle le groupe contribue, autour des gestuelles et des énergies féminines. Des énergies animales et combattives qui réussissent toujours à allier collectif et individuel, et qui vont s'exprimer également dans les propositions d'Anne Nguyen et de San-

drine Lescourant également programmées lors du festival. Ici, c'est la notion de féminité qui est développée à travers les techniques, la performance et la scénographie.

Surtout, elles s'expriment. Dans le processus de création comme sur la scène. Dans les parties dansées en groupe comme dans les solos. Si la dance house est leur langage commun, aucune ne danse comme sa voisine, aucune ne ressemble à une autre même dans les mouvements synchronisés et chaque spectacle de Paradox-sal fait jaillir la puissance de cette diversité des parcours, des profils et des propos. Comme le souligne la chorégraphe Anne Nguyen, l'imitation n'a pas sa place dans la culture hip-hop.

« Dans nos solos, on a carte blanche pour exprimer qui on est. », signale Allauné Blegbo qui poursuit : « Je me suis posée des questions sur qu'est-ce que c'est la féminité ? Qu'est-ce qu'on attend de moi dans cette féminité ? Qu'est-ce qu'on attend de nous ? Qu'est-ce que c'est savoir être soi ? Ça m'a fait réfléchir et évoluer, pas que professionnellement, mais personnellement aussi. Aller au-delà de la caricature. » Le corps des danseuses au fil de la création passe par

tous les états, emprunte les codes normés, genrés et sexués mais aussi et surtout les chemins de traverse puisque sept ou huit danseuses – cela dépend des représentations - sur scène impliquent par conséquent sept ou huit féminités différentes qui se rencontrent, se confrontent, s'allient jusqu'à la libération, en marge de la scène, montrant que tous les espaces peuvent être investis par les femmes.

« Il y a un tableau qu'on fait toutes ensemble, qui s'appelle « *Dolce & Gabbana* », où on est dans la caricature avec des gestes de diva. C'est aussi une vision de la féminité. Quand on fait notre solo, par contre, là, on exprime notre féminité à nous et on dit qu'il n'y a pas besoin d'être féminine dans le sens où tout le monde l'entend pour être féminine. », détaille Odile Lacides. Qu'elles jouent l'exagération, qu'elles incarnent une féminité normée ou singulière, qu'elles dévoilent une partie masculine plus ou moins prégnante et dominante, elles ne définissent aucune limite à une féminité plurielle et évolutive, non figée dans le temps et l'espace. Une féminité All 4 House qu'elles visitent avec hargne et sensibilité, qui nous reste viscéralement à l'esprit. Puissant et bouleversant.

S'INSPIRER DU HIP-HOP POUR RÉCONCILIER LA SOCIÉTÉ

Dans son article, publié sur le site du *Huffington Post* en septembre 2016, la philosophe Benjamin Weill, spécialiste du rap et co-fondatrice de l'association « Nous sommes Hip-Hop », aborde la question de l'engagement comme base d'émancipation dans la culture hip-hop. Ainsi, dans son introduction, elle écrit que « depuis son émergence, le Hip-Hop, consiste à mettre en avant notre capacité à l'émancipation collective, malgré nos déterminants initiaux. En exprimant son point de vue, chacun prend parti dans le monde sans attendre que cette place soit laissée. » Si elle analyse particulièrement le prisme du rap, elle conclut tout de même en élargissant à la culture hip-hop qu'elle voit comme « moyen par lequel chacun s'extrait de ses déterminants de départ pour aller plus loin, faire valoir sa dignité humaine en transformant sa souffrance en force, sa haine en rage, sa solitude en rencontre. L'émulation et la compétition

entendues comme le moyen de se confronter à l'autre, non pour soi-même mais pour que l'un et l'autre s'augmentent, favorisent une forme d'émancipation et de dépassement de soi ainsi que la rencontre. C'est une manière de « s'ouvrir sur le monde » et de « changer les parcours » à partir de son vécu, de son histoire, mais aussi d'une conscience que je ne suis rien sans l'autre et que cet autre même s'il est différent de moi, vaut autant que moi. Rien ne sert de l'écraser, mieux vaut s'y associer. » En août 2019, un collectif d'acteurs des cultures urbaines publie une tribune dans *Le Monde*, appelant à « s'inspirer du hip-hop, né dans la rue et qui n'exclut personne, pour réconcilier une société française en morceaux. »

HIP-HOP OLD SCHOOL

Le 5 février 2020, au Garage à Rennes, la breakeuse et chorégraphe Anne Nguyen animait une conférence sur les danses hip-hop et revenait rapidement sur l'histoire de celles-ci. Le break, c'est pour elle la « seule et vraie danse hip-hop ». Pourquoi ? Parce qu'elle naît en même temps que la musique éponyme. Mais d'autres danses existent, comme le popping et le locking, qui vont être assimilées à la culture hip-hop. Ce sont ce qu'elle appelle les trois danses old school hip-hop, et chaque style puise dans des inspirations différentes, entre rites ancestraux et culture populaire.

« L'inspiration se retrouve dans d'autres disciplines. Dans ces danses, on a le droit de tout faire, les mouvements appartiennent à tout le monde, on fait appel à un patrimoine. On voit que dans le break, il y a de l'inspiration indienne, dans le popping, qui consiste en des contractions musculaires, il y a de l'inspiration égyptienne, et dans le locking, qui est une déformation du popping, on retrouve l'inspiration des danseurs de claquettes et des cabarets noirs américains. », explique-t-elle, en introduction. Aux Etats-Unis, quand une nouvelle musique envahit le continent, celle-ci est toujours assortie d'une nouvelle danse. De nouveaux styles se créent, et parfois restent à l'état de mode, et parfois perdurent et évoluent. Le popping et le locking apparaissent un tout petit peu avant les années 80, lorsque les Electric Boogaloo (style



© CÉLIAN RAMIS

funk) déboulent dans l'émission *Soul Train* et initient une danse empreinte de mouvements militaires et robotiques. C'est le début du popping, reconnaissable grâce à ses mouvements très carrés et ses contractions musculaires qui marquent le beat, le son, « *comme du pop corn qui éclate !* » Le locking est un dérivé de cette danse : « *En fait, il y avait un mec qui n'arrivait pas à popper et quand les gens se moquaient de lui, il les pointait du doigt, c'est pour ça que dans le locking, on a souvent des mouvements comme ça avec les bras.* »

FUSION DE GENRES ET D'INFLUENCES

On aurait pu en rester là. Le popping et le locking auraient pu n'être que des modes. Quelques temps plus tard, le break arrive. Nous sommes dans les années 70, à New York, et « *c'est la première fois que les gens sont amasés comme ça, dans les quartiers. Quelque chose de nouveau se crée.* ». Et ce quelque chose, c'est une Block Party. Ça éclot dans différents secteurs de la ville : les DJs organisent des soirées en bas des immeubles et repèrent que c'est au moment du solo du batteur ou du percussionniste que les gens se mettent à danser. Ils vont rapidement se mettre à isoler ces parties, appelées « *break* », afin de créer des boucles avec ces morceaux : « *Ça donne naissance au break et à la musique hip-hop* ».

Là aussi, les influences sont multiples puisque les danseurs puisent leurs mouvements dans

les films de kung fu mais aussi dans la guerre des gangs qui sévit à New York, utilisant le « *rocking* » comme technique visant à faire croire aux flics que les membres dansaient en imitant le combat, sans se toucher. Les mouvements sont saccadés, la musique également. « *Les battles vont naître de la compétition entre la communauté afroaméricaine et la communauté latina. Selon l'histoire, ce serait plutôt les afroaméricains qui auraient inventé le break et les latinos les auraient défié. A force, les groupes essayaient de se renouveler et aller de plus en plus vers la performance, d'où les tours sur le dos, les mouvements plus acrobatiques. Ensuite, le break s'est fluidifié, réunissant l'esprit des clubs – parce que ça part des danses de clubs, puis de la rue – et l'esprit des battles.* », souligne Anne Nguyen.

En parallèle, il existe un gang dans le Bronx, les Black Spades, dont Afrika Bambaataa est le chef. Il crée l'Organization dans le but de proposer une alternative pacifiste aux différents gangs. En 1975, lorsque son cousin est tué par la police, il quitte les Black Spades et concrétise son organisation en la nommant Zulu Nation, qui réunit des jeunes dont les moyens d'expression sont la danse, le graffiti, le rap et le djing : « *Peace, love, unity and having fun. Ce sont les valeurs du hip-hop et c'est sous la houlette de ces valeurs que vont se rassembler les trois danses old school. La danse est alors une*

alternative pour ne pas rentrer dans un gang. On peut arriver à un statut, sans avoir besoin de tuer. En battle, on se défie mais on mime, on ne violente pas. Et c'est par le biais des battles que le hip-hop sort du Bronx et se propage. »

ARRIVÉE EN EUROPE ET ÉVOLUTION

Les J1 américains importent le hip-hop en Allemagne. En Angleterre, ça prend également et en 1984, TF1 lance une émission qui popularise le hip-hop en France. Mais aux Etats-Unis, dans les années 90, les journalistes commencent à le critiquer de manière péjorative : « *Là-bas, ça meurt quasiment. Alors qu'ici, ça continue. Le hip-hop monte sur la scène du théâtre. Depuis plusieurs années en France, il existe le groupe Black Blanc Beur, fondé par une ancienne danseuse classique, Christine Coudun, qui a rassemblé une trentaine de danseurs de Trappes*

avec qui elle a monté un spectacle. » Aujourd'hui, la compagnie compte une vingtaine de créations à son actif et des milliers de représentations et d'ateliers. Le hip-hop prend racine et poursuit son chemin. « *On a beaucoup fait venir des danseurs américains, des pionniers, pour transmettre des informations. On a créé notre propre style ici et là-bas, ils n'ont quasi plus de break. Mais le flexing est né, le krump aussi. Le hip-hop est maintenant la fusion des différentes danses adaptées aux musiques d'aujourd'hui. Le beat a ralenti, c'est pour ça qu'on voit des vagues, des déplacements, des effets spéciaux dans les clips. Mais aux USA, c'est devenu de l'entertainment.* », précise-t-elle.

En marge de toute cette évolution, se trouvent différentes communautés qui ne se retrouvent pas dans les battles et vont alors créer et développer leur propre culture de la danse dans les

LA DANSE AU CINÉMA

La danse au cinéma et le féminisme. Fin février, le magazine « *20h30 le samedi* », présenté par Laurent Delahousse après le journal télévisé de France 2, revenait sur la scène mythique de *Et Dieu... créa la femme*, dans laquelle Brigitte Bardot enflamme l'écran avec un mambo révolutionnaire. Révolutionnaire car l'actrice se montre libre et émancipée, sensuelle et sexuelle, loin de se préoccuper des regards et des jugements que l'on pourrait émettre sur elle, en tant que personne à part entière mais aussi en tant que femme, et donc réduite à une condition inférieure à celle de l'homme. Dans les années 50, forcément, ça déclenche de vives réactions et engendre des conséquences sur les mœurs. Le magazine se poursuit sur l'analyse d'un film culte, sorti en 1987. Ce film, c'est *Dirty dancing* et on l'a longtemps attribué à un film un peu cul-cul pour midinettes en mal de romances estivales. Désormais, il est défini comme féministe et la danse est le biais par lequel la jeune femme va s'émanciper et assumer son désir et sa

sexualité. On regrette que l'émission n'aille pas plus loin dans l'analyse. Si on ne peut pas citer tous les films dans lesquels danser libre les esprits et les corps des injonctions et assignations normatives, on retient tout de même le court-métrage d'animation de Marie-Christine Courtès, co-produit par Vivement lundi !, *Sous tes doigts*. Un film qui montre une adolescente enfermée dans une colère dont elle ne parvient pas à définir la source qui va découvrir à travers la danse et les rituels l'histoire des femmes de sa famille parties de l'Indochine coloniale pour venir en France, où elles vont être isolées dans un camp de transit. C'est fort et puissant. À l'instar du film *Les chatouilles*, d'Andréa Bescond et Eric Métayer. À l'origine, c'est une pièce de théâtre dansée qui permet à la réalisatrice d'exprimer ses émotions et sa voix face aux violences sexuelles subies pendant son enfance. Dans le film, elle conserve les parties dansées. Une danse brute, une danse hip-hop sans concession, engagée et combative.



© CÉLIAN RAMIS

clubs. Ainsi, le voguing, le waacking, la house dance, etc. sont issues du milieu queer, underground, gay et des personnes racisées. On les assimile aujourd'hui au hip-hop.

HOMMAGE À LA CULTURE HIP-HOP

De ce bouillonnement et de cette histoire, Anne Nguyen va s'en inspirer pour créer son spectacle, *À mon bel amour*, présenté le 4 février au Triangle, dans lequel elle rassemble huit virtuoses – quatre danseuses et quatre danseurs - de différentes disciplines. Elle convoque le popping, le locking, le waacking, le voguing, la danse contemporaine, la danse classique et le krump (ce soir-là, Emilie Ouedraogo était malheureusement absente et était donc remplacée). Les regards sont francs et frontaux. Le public regarde les artistes qui eux aussi fixent l'assemblée spectatrice. La pièce est chorégraphiée comme un défilé et les interprètes se prêtent au jeu jusqu'à pousser leurs mouvements à l'extrême. En solo, en duo ou à plus, ils s'affirment, occupent l'espace, s'affranchissent des regards et prennent leur liberté à travers des corps et des gestuelles émancipées. Toutes représentent des archétypes, revendiquent

leur appartenance à une culture et défient qui que ce soit de leur interdire l'accès à la beauté. *À mon bel amour* est un hommage à la culture hip-hop et à ses valeurs, telles que les défend la chorégraphe qui manifeste régulièrement ses inspirations multiples.

Elle a fait de la gymnastique et des arts martiaux. Elle a entrepris des études de maths et de physique. Et elle a rencontré le monde du break, en commençant interprète et en faisant ses classes lors de battles. Elle lâche la physique pour se consacrer au hip-hop mais ses spectacles seront souvent très imprégnés de l'esprit scientifique. Revenons dans les années 90. Anne Nguyen prend le calendrier des radios libres et enregistre toutes les émissions sur sa passion. À la télé, elle voit du break dans les clips mais ce n'est pas suffisant pour en apprendre les tenants et les aboutissants. « *Je voyais les breakers à Chatelet, j'osais pas y aller... J'ai fait des cours de hip-hop mais y avait pas de break et je n'arrivais pas à trouver le truc. Je suis partie un an à Montréal, en 98/99, où j'ai fait de la capoeira. Dans ma fac, il y avait des filles qui faisaient du break, elles m'ont emmenées avec*

elles. Je ne suis pas restée longtemps dans leur groupe, j'ai rejoint un autre groupe, dans lequel là j'étais la seule fille. », nous raconte-t-elle. De retour en France, elle aborde les danseurs et les danseuses avec qui elle a envie de continuer son apprentissage : « *J'alternais, c'est comme ça qu'on se forme. Je regardais les gens danser en entraînement et en battle, j'allais leur parler, ils m'invitaient, c'était comme ça que ça fonctionnait ! Comme une sorte de culture orale, de chemin qu'on doit faire. Il n'y a pas de cursus académique, c'est un parcours qu'on doit faire soi-même, en fonction de sa sensibilité. »*

RÉFLEXION SUR LA DANSE ET L'ARTISTE

Elle voit les danseuses et danseurs comme des super-héroïnes et des super-héros, chacun-e-s avec des supers pouvoirs, chacun-e-s avec son propre style. Pendant les 5 années durant lesquelles elle est interprète, Anne Nguyen commence à se poser des questions sur la danse et son sens, et de ses réflexions émerge le *Manuel du guerrier de la ville*, un recueil de poèmes décortiquant le ressenti de la danseuse qui par le mouvement et l'énergie de ses pieds et jambes choisit et déplace son centre de gravité afin de transcender sa réalité et trouver sa liberté. Et c'est souvent par la contrainte qu'elle va sublimer ses créations, comme *Racine carrée* (née de son recueil poétique) par exemple ou d'autres, dans lesquelles elle cherche à limiter le déplacement d'une seule manière (danser

dans un espace géométrique réduit, faire circuler les interprètes sur des lignes, que ce soit de profil ou face au public...). Pour autant, elle n'a pas envisagé tout de suite de chorégrapier des spectacles : « *Ça ne m'intéressait pas trop. Souvent, les danseurs hip-hop sont des esprits libres qui n'aiment pas trop être dirigés. À ce moment-là, je sortais beaucoup dans les soirées, j'avais des groupes de potes dans le funk, dans le rap... Des lockeurs ont monté un spectacle et m'ont proposé qu'on fasse une création. Je l'ai fait, le spectacle n'a pas tourné mais ça m'a donné envie de continuer. J'ai compris que j'avais un rôle à jouer. »*

Depuis, avec sa compagnie Par Terre, elle a chorégraphié de nombreux spectacles, largement salués par la critique. « *Avant ça, j'ai fait du journalisme. Analyser, parler, vient avant de chorégrapier. C'est important car le milieu de la danse est atypique, libre. Les gens qui en font partie s'expriment rarement. Personnellement, j'ai toujours été frustrée qu'il y ait une vision faussée du hip-hop dans les journaux. Cette vision d'une danse réduite à une danse de cité. Je me suis posée en défenseuse des valeurs du hip-hop pour dire « Parlons de danse, parlons des artistes, parlons des principes. » Ce que je veux, c'est sortir, à travers la danse, l'essence des différents styles. Le hip-hop, ce n'est pas juste des jeunes des cités qui n'ont rien d'autre à faire. Il y a un état transcendantal quand ils*



© CÉLIAN RAMIS

dansent. Ce sont des êtres humains qui font des choses profondes. C'est un langage pour exprimer quelque chose de plus universel. », scande-t-elle.

DIVERSITÉ DE CARACTÈRE

Son engagement est là et il est gravé en elle. Et il transpire dans la pièce *À mon bel amour*, qui porte une réflexion sur l'individualité et l'individualisme de chaque danseur-euse et le collectif : « *La culture de la différence, c'est ça qui m'attire. Pourquoi des choses me limitent ? J'ai voulu voir ce que ça donnait quand on enlevait ces limites-là et comment on se rassemblait, sans niveler par le bas. On crée avec nos différences et on n'essaye pas de ressembler à des normes de beauté. On joue avec ce qu'on a, ce qui nous constitue. Un danseur qui va être plutôt nerveux par exemple, il va jouer la vitesse dans son mouvement, sa gestuelle. Un danseur plutôt mastoc, il va jouer la puissance. L'idée, c'est de mettre en valeur ce qui nous différencie. C'est comme ça qu'on apporte quelque chose. Dans chaque archétype, j'ai quand même essayé d'aller vers des individualités originales. Avoir un danseur de danse classique, une danseuse de krump...* » Parce que les choses évoluent et que le genre interagit encore aujourd'hui avec le regard que l'on porte sur les sociétés. On parle de diversité, de mixité mais pour Anne Nguyen, les critères de sexe, de couleur de peau, d'âge, etc. sont superficiels, ils ne sont qu'une enve-

loppe. C'est vrai qu'ils le sont et pourtant, ils sont l'objet d'une multitude de discriminations et le terrain privilégié des rapports de domination.

Pour elle, la diversité se joue dans les valeurs. « *Mon pari, c'est que quand on a une diversité de caractère dans le collectif et que chacun assume sa personnalité, on peut agir ensemble et chacun peut avoir sa place.* », souligne-t-elle, précisant qu'il s'agit là d'un idéal de collectif. « *C'est super compliqué de parler des relations femmes-hommes mais pour moi, ce qui est hyper important, c'est d'assumer son caractère, dire ce qu'on est. C'est très sensible quand on parle de ça. La diversité pour moi, c'est avant tout la diversité de caractère. Accepter les différences dans le caractère des gens. Juger les gens sur leur caractère avant tout. C'est ça le message du hip-hop. Moi, je n'ai pas très envie de dire que je suis engagée car quand on dit « engagée », ça devient souvent synonyme de militante. Et quand on est trop dans une pensée engagée, on se laisse vite limiter par le biais de ne voir que ce qui confirme notre idée.* », répond la chorégraphe, que l'on sent pas très à l'aise sur la question.

Elle poursuit néanmoins : « *Je suis engagée pour l'art comme pensée créatrice. C'est ça que je veux défendre. La personnalité des artistes est parfois politiquement incorrecte, et c'est là l'essence de l'artiste : aller au-delà des bornes.*



Il faut leur laisser la chance d'aller trop loin dans leurs paroles. » Et quand on lui demande si l'artiste a le droit, parce qu'il est artiste, d'aller trop loin et cela même aux dépens d'une partie de la population, elle confirme sa pensée : « *Je suis engagée pour le droit d'avoir tort.* »

ARME DE PAIX, POUR LA PAIX

La réalité, et elle le dit elle-même, c'est « *qu'on n'accepte pas la différence.* » Elle revient à sa vision de super-héro et super-héroïne : « *Il faut essayer de ressembler le moins possible aux autres danseurs et danseuses. On est dans une danse qui est à l'antithèse de l'académisme ! Le principe du hip-hop, c'est la réunion d'individualités fortes dans un collectif. Un collectif qui ne se conforme pas !* » Sandrine Lescourant, danseuse et chorégraphe, est convaincue que le hip-hop est un engagement social. Et c'est d'ailleurs bien ce qui la motive. « *C'est une arme de paix, pour la paix, pour éloigner les violences. La danse hip-hop, elle part de rien, elle est dans la rue et sa culture, c'est le vivre ensemble, faire ensemble. Les valeurs, peace, love, unity and having fun, sont essentielles pour tout un chacun. Dénouer de tout ça, ça n'aurait pas d'intérêt.* », explique-t-elle.

Au départ, elle pratique plutôt le dancehall et le modern jazz. Elle est alors en BTS communication des entreprises et sur le parvis du musée d'art moderne à Nice, des danseurs hip hop

s'entraînent : « *L'entraînement de rue va me faire grandir en tant que danseuse et en tant que personne. J'ai pris des cours au début et puis, j'ai acheté une sono. Je mélangeais les styles, je travaillais sur la musicalité. Je suis née dans le 93 et on écoutait beaucoup de hip-hop.* » Elle se demande alors comment faire corps avec cette musique, se forme en faisant des battles et aussi en enseignant, « *parce qu'en réfléchissant à une pédagogie, on continue d'apprendre tout le temps.* » Le hip-hop est pour elle un endroit de transfert des bonnes énergies, un espace de liberté, un lieu fédérateur qui a la capacité de transcender le quotidien, les vécus et les conditions de vie et qui nourrit son âme. Dans le cadre du festival Waterproof, on retrouvait Sandrine Lescourant à deux reprises. En tant que chorégraphe et danseuse, elle présentait le 6 février au Triangle, son spectacle *Acoustique*, défini comme la conclusion d'un triptyque, qui au départ n'était pas fait pour l'être. « *C'est en fonction de ce que j'apprends de mon parcours initiatique de vie que je fais un spectacle. Personnellement, j'ai beaucoup voyagé toute seule et j'ai fait beaucoup de choses toute seule. Les filles ont été mes cobayes. En exprimant le « je », il y a eu un magnifique « nous » qui est apparu.* », précise-t-elle.

Quelques explications : en 2015, elle fonde la compagnie Kilaï et s'accompagne de quatre danseuses pour sa première création chorégra-





phique, intitulée *Parasite*. Comme Anne Nguyen et comme Paradox-sal, elle s'appuie sur l'essence même du hip-hop pour développer une réflexion autour du collectif et comment organiser ce collectif quand nos différences parasitent la rencontre de l'autre. Dans un second temps, c'est en regardant de nombreux documentaires qu'elle va créer *Icône* : « *Je voyais un côté très sombre de l'être humain et j'en voulais à la terre entière de toutes ces injustices. C'était une période très dure et j'en voulais aux icônes d'aujourd'hui, mis et mises en avant mais qui n'aident pas le commun des mortel-le-s.* » La conclusion est là, dans *Acoustique*, œuvre basée sur l'échange et le partage. Les six prota-

gonistes – quatre danseuses et deux danseurs – observent le public de très très près. Puis s'observent entre eux. Iels n'ont pas la parole mais le regard et le corps. Les mouvements s'enchaînent, s'intensifient et se répètent. Comme un apprentissage, comme une recherche d'un vocabulaire commun tout en conservant une gestuelle propre à chacun-e. Il y a de la confrontation, de l'échange, de l'incompréhension, du mime sans qu'il soit poussé au jeu de miroir, et cela va jusqu'à l'amusement, le plaisir d'être ensemble, de communier. C'est heureux cette légèreté et cette allégresse. Puis vient le balbutiement du langage, des premières sonorités aux premières phrases d'un discours clair

et puissant : « *Nous ne sommes pas que des silhouettes insignifiantes. Nous sommes âmes, nous sommes elles, nous sommes eux...* » La découverte de l'autre, l'affirmation de soi, la rencontre et le partage. Sandrine Lescourant amène tout ça sur le plateau avec une énergie communicative réjouissante. Elle le dit, elle croit fortement en l'être humain et ça transperce ses chorégraphies, qu'elle en soit la créatrice ou l'interprète. Et c'est un vrai moment de communion lorsque les participant-e-s de son atelier, donné durant la semaine, montent sur scène et envahissent le plateau, démontrant l'aspect participatif et inclusif de l'esprit du hip-hop dont se nourrit Sandrine Lescourant qui parle régulièrement du côté fédérateur de cette culture.

ENTRE VIOLENCES ET ESPOIR

Le 31 janvier, au CCNRB, elle incarnait un panel de personnages qu'elle résume ainsi : « *Je fais beaucoup le côté fragile du mec qui a pas encore confiance et qui pense que c'est par la violence et l'agressivité qu'il va trouver sa liberté.* » Cette pièce, c'est *Hope Hunt*, créée et dansée par la chorégraphe nord-irlandaise Oona Doherty, et pour la deuxième fois, Sandrine Lescourant campe le rôle du multiple protagoniste. Ce n'est pas vraiment une reprise de rôle, plutôt une sorte d'adaptation, façonnée par les deux artistes. Dans les deux tableaux, c'est une danse de l'impuissance et de la virilité, comme l'annonce le programme. De son côté, Oona Doherty a puisé dans les mots et les attitudes corporelles des jeunes exclus de Belfast pour en révéler plusieurs stéréotypes de masculinité. Elle tend ensuite à proposer un renouveau, atteindre une rédemption.

Le travail de Sandrine Lescourant n'a pas simplement été d'apprendre une chorégraphie et de se l'approprier, il a également été de transcender le récit de par son histoire à elle, de par le contexte dans lequel elle évolue. « *Je suis seule au plateau mais je ne me sens pas seule du tout. Il faut dépasser le solo et incarner toutes ces personnes, ces violences de la rue, ces situations vécues par les plus démunis. Ça s'est fait rapidement, j'ai appris le rôle en 3 jours. Ça a été une très belle rencontre avec Oona, c'est une chorégraphe très engagée et très investie*

qui m'a nourrie de ses images et avec qui on a échangé à partir de mes images, de mes influences. Ça a fait grandir en moi une lumière, l'universalité de nos engagements. Je me considère comme un vecteur pour faire apparaître tous les personnages et sublimer la beauté de leurs fragilités. J'ai de l'amour pour ces gens-là, surtout que j'en connais beaucoup. J'ai donc puisé dans ce que j'aime, dans ce que j'ai pu traverser, sans me laisser ensevelir par ce sac d'émotions et d'inspirations. », développe-t-elle.

Cet après-midi là, entourée de Lise Marie Barry, régisseuse lumières qui la guide dans ses placements, et de Joss Carter, son binôme au démarrage du spectacle qui l'accompagne dans ses intentions et ses attitudes masculines lorsqu'elle est encore « *too girly* », elle engage tout son être pour atteindre les états de corps et de psyché nécessaires à cette incroyable performance qui nous frappe de son intensité. Elle dégage l'espoir qu'elle prône, elle nous donne envie de chialer et de rire en même temps, et surtout elle nous donne envie de tendre la main. Que ce soit dans *Acoustique* ou *Hope Hunt*.

« *Danser pour transcender sa vie, ses conditions de vie, en terme d'énergie et de partage, c'est hyper fort ! Faire partie de la culture hip-hop, c'est déjà être engagé-e, c'est un acte social en lui-même. Et à partir du moment où on pose nos yeux sur ce qui nous intéresse, ça prend de l'ampleur. Alors, en hip-hop, il y a aussi des propositions plus légères mais pour ma part, l'engagement est quand même ce qui m'anime. C'est essentiel. Et plus je m'intéresse à tout ça, plus j'ai l'impression que la plupart des propositions sont engagées.* », conclut la danseuse et chorégraphe.

LA SORORITÉ, SUR ET EN DEHORS DU PLATEAU

Le trio de *Mon âme pour un baiser*, réuni par le chorégraphe Bernardo Montet et présenté au Triangle le 11 février, élargit l'horizon et la réflexion dans une danse qui mêlent violences des vécus, émancipation par le récit corporel et énoncé et puissance de la sororité. Les trois danseuses sont engagées corps et âmes dans leurs mouvements. On sort ici du hip-hop pour s'approcher de la danse contemporaine. Ou plutôt d'une danse hybride qui ne répond plus

à des codes normatifs. Seulement à un propos intérieur et intime que les danseuses choisissent de mettre en partage. Nadia Beugré par exemple ne définit pas sa danse, par volonté de ne pas se cloisonner. Isabela Fernandes Santana a entrepris des études chorégraphiques et a collaboré avec des chorégraphes dans le champ de la danse contemporaine, mais ne définit pas pour autant sa danse non plus. Suzie Babin, elle, se dit danseuse, mettant tout son être au service de ce qu'elle relate sur le plateau. « J'aime ce côté interprète, il y a une liberté d'être et de décroisonner. La pièce m'a aidée et les filles aussi. Je me sens vecteur de quelque chose. C'est le côté psychologique de la danse. A l'école, je ne savais pas ce que j'étais. J'ai fait jazz et

contemporain et puis maintenant j'évolue. », dit-elle. Pour élaborer cette pièce chorégraphique, le trio a dû se plonger dans leur intimité, comme l'explique Isabela Fernandes Santana : « Cette matière fonde notre travail et on avait besoin de cet endroit très intime pour aller au-delà et déconstruire. Qu'est-ce que c'est qu'être ces trois personnes et avancer ensemble, trouver des solutions aux conflits, etc. Il y a trois corps différents entre eux, comment être interprètes ensemble, avec Bernardo qui travaille comme s'il était le réalisateur d'un documentaire ? Nous sommes les sujets de ce documentaire et c'est intéressant. » Nadia Beugré est traversée par le portrait de la Vierge à travers les sociétés et les époques. Isabela Fernandes Santana est traver-



© CÉLIAN RAMIS

sée par le portrait du leader du peuple autochtone brésilien krenak. Et Suzie Babin est traversée par le portrait d'un frère qu'elle aurait eu. « Nous sommes trois femmes différentes, trois femmes qui vivons le fait d'être femme de façon différente. Le Brésil est un des pays qui tue et viole le plus de femmes au monde. Quand tu grandis en tant que femme dans ce contexte, faut toujours être attentive. J'ai eu tout un entraînement pour me protéger. Il y a un poids et un pouvoir sur le corps des femmes. Tu ne peux jamais lâcher, tu dois toujours cacher. C'est très libérateur de pouvoir être à l'aise avec elles deux. On peut toucher dans des endroits parfois intimes sans sentir le danger et sans avoir peur d'être sensuelles. », indique Isabela, rejointe par Suzie : « Je suis une femme mais je ne revendiquais pas le côté artiste femme. C'est pas ce qui était important. On peut prendre part de sa part masculine et c'est d'autant plus valorisant. J'étais complexée par ça et aujourd'hui, je ne me définis pas garçon manqué, je me définis femme. » Nadia, elle, se définit « comme un être tout d'abord. »

« DANSONS LES MAUX ! »

Ce qui prime, c'est le fait de s'exprimer : « Nos frustrations, nos désirs, il faut dire ce qu'on pense, on a le droit de parler d'orgasme, on a le droit d'être maladroit. Sans être jugé-e-s. Il y a urgence de dire car ce monde est en danger. Urgence de dire qu'on n'a plus peur. » Au sein de cette pièce, de nombreux sujets sont abordés de front ou non. De par leurs propos, leurs gestuelles, leurs êtres, ce qu'elles sont, ce qu'elles dégagent, ce qu'elles interprètent, on voit poindre des corps blancs, des corps racisés, des corps musclés, des corps non épilés, des masculinités, des féminités, des sexualités, et puis les histoires s'affinent et les paroles nous envahissent : « Il n'y aura pas de trêve, de soumission, de oui mais, de renoncement, de colère, de murmure, de territoire volé, de clitoris coupé. Il y a aura de la joie d'être là, d'être moi, de crier, de pleurer, de bouger le cul (...) de transgresser, de s'assumer, de piétiner, de se défoncer, de prendre du plaisir, d'être fou, de danser. » Et dans les mots et les corps des danseuses résonnent des multitudes de violences sexistes, sexuelles, racistes et colonialistes.

Elles déconstruisent les mythes et tissent les liens d'une sororité libératrice et émancipatrice. Autant sur le plateau qu'en dehors de la scène. Partant d'histoires personnelles, fictives ou non, contemporaines ou non, elles dénoncent les conditions des femmes et se libèrent des carcans en osant exprimer ce qu'elles sont individuellement et ce qu'elles représentent dans le collectif. C'est souvent là la portée de l'art en général. Véhiculer des messages forts, reflets de la société qu'il vient mettre en exergue pour la critiquer et/ou la transcender. « En tant qu'artiste constamment en mouvement, on ne peut pas arriver sur le plateau pour dire que tout va bien. Dansons les maux ! », réagit Nadia Beugré.

CONSTRUIRE À PARTIR DE L'EXISTANT

Qu'elles revendiquent un engagement social ou non, elles expriment cependant toutes la même idée : la culture hip-hop prône l'affirmation de soi au sein d'un collectif qui ne cherche pas à nous conformer. On aime cette idée, même si on ne peut s'empêcher de penser que la notion d'appartenance à une culture est déjà en soi une forme de conformité. Toutefois, sur scène, on voit effectivement se mouvoir des corps dont les gestuelles divergent sans pour autant s'opposer. Elles cohabitent et vont même plus loin - et c'est là le propos des diverses propositions auxquelles nous avons assisté - en cherchant à construire ensemble, non pas dans le compromis qui pourrait s'apparenter à l'élaboration d'une norme, mais à partir de ce que chacun-e est et comment iel l'exprime.

C'est brut et c'est puissant. Peut-être utopique en l'état actuel de la société telle que nous la subissons mais elle a au moins le mérite de sublimer notre réalité pour la rendre meilleure, sans être si inaccessible que ça. Elle nous montre que chacun-e a des spécificités et des spécialités. Et que l'on peut en tirer de nombreuses richesses, dans le respect et la reconnaissance de celles-ci et non pas dans l'imitation et dans l'appropriation.



VIOLENCES CONJUGALES : À TRAVERS LES GÉNÉRATIONS

Réalisateur-e de fictions courtes, Paulin-e Goasmat investit la thématique de la 10e édition du Nikon Film festival « Une génération », pour poser son regard sur un sujet qui traverse les époques : les violences conjugales. Des années 70 à aujourd'hui, la domination masculine perdure, profitant du silence qui enferme ainsi les victimes dans la culpabilité et la honte. À l'heure où Céline Sciamma et Iris Brey prônent le female gaze sur grands et petits écrans, Dix ans X-Y-Z s'inscrit dans ce regard intime nous invitant à faire l'expérience au moment même où la protagoniste la vit. Ici, pas besoin de s'identifier pour comprendre. On regarde, on écoute, mais surtout on ressent.

Sur le bureau d'une enfant faisant ses devoirs, la télévision est allumée : « Savez-vous qu'il y a en France des femmes battues ? » Nous sommes en octobre 1975 et une chaîne diffuse un micro-trottoir sur les violences conjugales. Des hommes répondent à la question : « J'ai entendu, j'ai pas vu mais y en a certainement eu depuis tout le temps », « Dans certaines circonstances oui », « Disputées disons... oui, un geste malheureux », « Quelques petites gifles oui, trois fois rien », « Je bats pas la mienne, mais des fois j'en ai envie quand même hein », « Oh vous savez y en a qui aime ça par habitude vous savez », « Des hommes battus, ça, certainement y en a moins que des femmes... ».

La petite fille éteint le poste. Mais dans une autre pièce de l'appartement résonne la dispute de ses parents. Celle-là, elle ne peut pas l'arrêter. Elle met de la musique pour ne plus entendre les cris et les insultes. Du lecteur de vinyles dans une chambre au papier peint à motifs des années 70 sur lequel on épingle l'affiche de *Retour vers le futur*, on passe à un lecteur CD dans une chambre aux murs blancs ornés de guirlandes lumineuses et de posters de *Mon voisin Totoro* et d'*Harry Potter*. Et toujours, en fond, quand la musique se coupe, les engueulades incessantes. La pré-adolescente se saisit de son téléphone et de ses écouteurs, dernier refuge, avant que sa mère n'entre dans sa chambre, le ventre

bien arrondi de sa grossesse et l'œil très noir des coups qu'elle subit. « *T'inquiète pas mon chat, ça va aller* », dit-elle, fixant la caméra. C'est comme si elle nous défiait de son regard qui semble nous interpeler pour nous dire « *Vous voyez, vous savez, mais vous ne faites rien* ». Le ressenti est glaçant. Ce coup-là ne nous marque pas le visage mais se grave dans nos chairs et dans nos tripes. Parce que comme le montre si bien Paulin-e Goasmat, le problème n'est ni nouveau, ni méconnu.

UNE THÉMATIQUE INSPIRANTE

« *Aujourd'hui, la seule différence, c'est qu'aucun homme n'accepterait de dire ça à visage découvert. On pourrait entendre les mêmes phrases mais les hommes seraient masqués.* », nous dit Paulin-e Goasmat, réalisateur-e de fictions courtes et de clips. Chaque année, iel regarde la thématique du Nikon Film Festival sur laquelle iel fait régulièrement réfléchir et travailler ses étudiant-e-s à l'école d'art MJM Rennes. Pour cette nouvelle édition, ce sera « Une génération », un thème qui lui plaît et qu'iel partage avec une amie, Gabrielle Pichon comédienne et autrice pour l'écriture, qui s'effectue en deux jours, fin août. En septembre, le gouvernement lance son grenelle contre les violences conjugales et à cette occasion, ressort un micro-trottoir de 1979, qu'iel va donc reproduire dans son court-métrage. Iel lance un appel sur les réseaux sociaux et découvre avec joie que les réponses sont nombreuses : « *On a passé une heure place de la Mairie à retourner ce micro-trottoir et l'implication des gens m'a beaucoup touché-e. J'ai appelé Gabrielle, qui m'avait annoncé qu'elle était enceinte et qui a accepté de jouer la mère et c'est ma belle fille qui a joué la fille. On a pris le temps de parler de ce sujet avec elle. On a deux filles, on est une famille homoparentale tournée vers une éducation non genrée et féministe. Elle a du construire une histoire qu'elle ne vit pas dans son quotidien. On a tourné à la maison, c'est un film intime avec une équipe pro.* » Pour Paulin-e, *Dix ans X-Y-Z* n'a pas vocation à interpeler les pouvoirs publics mais plutôt à rentrer dans les foyers et dans les consciences.

QUE LA HONTE CHANGE DE CAMP

Pour déconstruire l'image préconçue que l'on se fait de la victime, qui reste dans la relation comme si elle cautionnait d'être frappée. Et pour cela, Paulin-e

Goasmat réalise un court-métrage percutant et sensible dans lequel iel joue avec les espaces temps qui finissent pas se confondre. Car depuis les années 70 et la diffusion de ce micro-trottoir, les violences conjugales se perpétuent et les coups assénés par les conjoints ou ex-conjoints tuent, en France, plus d'une centaine de femmes par an. En 2019, 149 ont été assassinées par des hommes. Non par amour, non par passion. « *Il faut du courage pour parler, il faut du courage pour partir. Avant les coups, il y a les mots, le poids des mots, la violence, le rabaissement pour dominer la victime. J'ai fait le choix du hors champs pour les parents car il n'y a pas besoin de voir la violence pour la subir. On le voit, l'enfant a besoin de se déconnecter de ça. Dans le film, il n'y a pas de jugement. Il faut que la honte change de camp. Quand quelqu'un ose parler, on lui reproche de briser la famille. Ce n'est pas normal de culpabiliser les victimes. Ici, j'aborde aussi les victimes collatérales : les enfants. Sans oublier que la mère est enceinte. Le trauma peut perdurer sans que l'on s'en rende compte.* », souligne Paulin-e.

Iel le dit, son court-métrage est militant, et le féminisme n'est pas un gros mot. Son objectif : que *Dix ans X-Y-Z* soit vu et que le message circule. En effet, c'est essentiel, un support comme celui qu'iel a créé avec son équipe. Pour faire prendre conscience d'une réalité, pour ouvrir des discussions, pour faire jaillir des interrogations et des paroles qui peut-être n'osaient pas s'affirmer, que ce soit dans l'intimité ou dans l'espace public. Parce qu'elle sait que parfois, en lisant un témoignage ou en visionnant un documentaire ou un film, on met tout à coup des mots sur un ressenti. « *Je pense qu'il faut parler pour faire évoluer la société et les rapports humains. Il n'y a pas une journée où je ne reprends pas une personne sur l'homophobie, le racisme, le sexisme. Je n'ai plus envie de me taire !* », conclut Paulin-e Goasmat.

Iel nous fait du bien. Son engagement anime son discours et ses créations. Déjà dans le film court *Conquérantes*, on avait été marqué-e-s de son habileté à jouer des temporalités pour fixer son objectif sur le continuum que représentent les violences sexistes. Une fois encore, on adhère totalement à sa proposition et on la recommande sans modération.

bref

**DANS LE RAP**

Le 6 mars, dans le cadre du festival Urbaines, le 1988 live club et Nuits indigo proposent une conférence autour de la place des rappeuses en France. Ainsi, Lola Levent, Ouafa Mameche, Mekolo Biligui, interrogeront la figure de l'artiste, encore pensée et représentée au masculin, et aborderont les difficultés (ou non) à se construire en tant que rappeuse et du rôle qu'on leur attribue dans les médias. Gratuit. À 17h30.

chiffre du mois

12/03

One woman show de Typhaine D, *La pérille mortelle* à 20h30 à la maison de quartier Villejean, à Rennes.

chiffre du mois

yegg aime le spectacle vivant

COURS SANS SAC DE MARION PANNETIER

À la MIR / le 18-03-2020 à 19h

bref

**JE, TU, IL, ELLE**

Du 11 mars au 30 avril, l'université Rennes 2 dédie sa galerie La chambre claire à l'exposition photographique *Je, tu, il, elle nous avons des droits*, réalisée par Lily Franey. Cette artiste de talent pose son regard empathique et révolté sur un monde qui bafoue encore profondément les droits fondamentaux des individus. Le vernissage a lieu le 11 mars à 18h. Dans le hall du bâtiment de la présidence.



bref

**HONNEUR AUX CONS**

Des vulves et des messages brodé-e-s sur des matériaux récupérés et des fringues réparées, c'est ce que proposait l'expo à la con, visible du 7 au 27 février, au Papier Timbré à Rennes. Et du 11 mars au 4 avril à La Ruche.



© CÉLIAN RAMIS

Elle ne signe pas ses créations et ne revendique pas le statut d'artiste mais plutôt le côté artisanal. Elle n'aime pas la spéculation sur l'art et se dit en faveur de l'influence : « *Je suis influencée par des personnes, des phrases que j'entends, des discussions, et à mon tour, j'influence d'autres personnes, etc.* » Sur des napperons, dans des cadres, sur des vêtements et des culottes, récupéré-e-s dans les poubelles, chez Emmaüs ou encore dans les vide-greniers, elle brode autour ou par dessus l'existant, avec les fils dont elle dispose. « Consanguin » pour une vulve qui saigne. « Petit con » pour une vulve dans un petit cadre. « Conjointes » pour deux vulves côte à côte. Son idée : prendre au pied de la lettre les expressions et les insultes pour se les réapproprier. « Con » figure parmi les insultes les plus répandues : « *À la base, ce n'est pas péjoratif « con ». En vieux français, c'est la vulve. Sur Wikipédia, on lit que c'est un mot polysémique mais non je ne suis pas d'accord. C'est la vulve ! Et c'est devenu une insulte sexiste, point. Quand on sait ça, on réfléchit autrement en disant « Tête de con » ou « Gros con ». On passe*

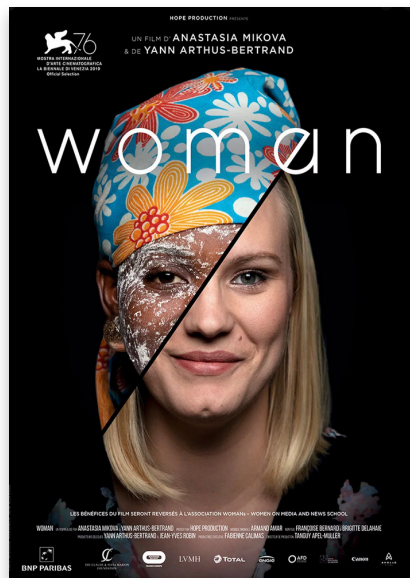
de la dénonciation à la réappropriation. » On trouve là l'esprit punk du DIY (do it yourself) et son militantisme. Ses revendications à elle sautent aux yeux, elle prône la liberté des femmes, l'information et la transmission, l'affirmation des savoirs, l'amusement et la réappropriation de ce qui nous appartient et qui a été utilisé contre nous. Ainsi, sur une mini jupe trône le mot « Salope » mais dans l'expo, on trouve aussi « j'm'en bats les ovaires », « La bite ne fait pas le moi », « nullipare » ou encore « Allez tous vous faire dégenerer ». « *On peut revendiquer l'envie de baiser sans sentiment, avoir des poils sans que toute la rue se retourne, on a le droit d'être poilues, on a le droit de pas être féminines dans les critères normatifs, et puis on peut ne pas avoir eu d'enfant sans être désignée par un terme qui comporte le mot « nulle » dedans (et dont l'équivalent masculin n'existe pas), tout comme on peut être féministe et avoir des enfants.* », s'exclame-t-elle. Et par la broderie, apprise en autodidacte lorsqu'elle vivait dans la rue, elle se réapproprie un travail pensé comme féminin, et donc estimé comme « un travail à la con. » Une expo dynamisante et émancipatrice.

| MARINE COMBE

ENSEMBLE,
LEVONS-NOUS,
CASSONS-NOUS ET
CRIONS MERDE LE 8 MARS !

WOMAN
ANASTASIA MIKOVA & YANN A.B.
FÉVRIER 2020

verdict



Ce film documentaire, sous la forme d'un diaporama de 2000 femmes au sein de 50 pays à travers le monde, est une véritable déclaration à l'Humanité. La longue série continue de portraits parlés et visuels n'empêchent en aucun cas d'être intimiste par la mise en scène très épurée et centrée sur le témoignage de ces femmes. Les sujets sont aussi nombreux que divers. S'y livrent toutes les grandes problématiques et états de faits que vivent les femmes, leurs événements petits et grands, les étapes et défis auxquels elles doivent faire face à notre époque pour tenter de se sentir libres ou s'épanouir tant bien que mal et malgré les obstacles. Les récits sont touchants, parfois bouleversants. Les auteurs réussissent le pari fou de réunir cette gigantesque base de paroles libres en les transformant en œuvre collégiale et émotionnelle. Si le film a pour objectif premier d'aborder les injustices que vivent les femmes partout dans le monde et à des échelles et parcours différents de leurs vies, l'objet filmique peut s'enorgueillir de faire jaillir la grande force intérieure des femmes et leurs désirs inébranlables de changer le monde. *Woman* donne la parole et elle est bien prise cette parole. Devant tant de justesse, difficile de passer à côté de la beauté infinie qui se dégage de cette objectivité, maturité et bienveillance collective, cela malgré que, de tout son long, le film est à la première personne. Très esthétique autant sur

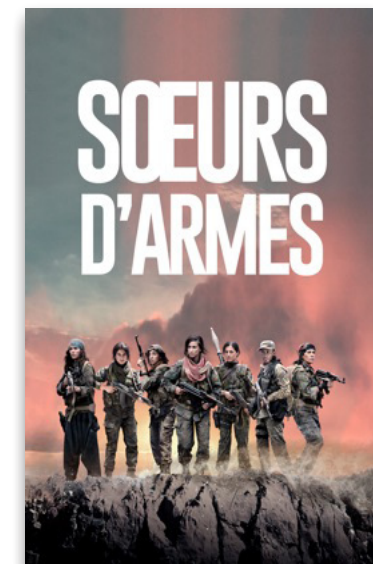
le fond que sur la forme, l'œuvre devient indispensable sitôt qu'on la termine. Une forme de bilan ou d'état des lieux de la vie sur terre à travers le regard féminin. Le regard triste, heureux mais toujours confiant de celles qui donnent la vie. Ode à la femme, à la diversité et à la différence. Aux quatre coins du monde, sur leur présent et leur futur, les femmes parlent.

I C. R



verdict

SOEURS D'ARMES
CAROLINE FOUREST
FÉVRIER 2020



Zara vit avec toute sa famille dans une petite ville située au Nord de l'Irak. Après le départ de l'armée qui protégeait la zone, les habitants, tous Yézidis, sont livrés à eux-mêmes, sans défense. Très vite la terreur Daech s'abat sur ces familles et Zara et son petit frère vont être séparés et engloutis par la structure terroriste. Zara sera vendue à un anglais djihadiste, son frère sera lui formaté en arme de guerre. En parallèle le film propose l'entrée de deux jeunes françaises dans les brigades féminines internationales à majorité de femmes kurdes. Ces deux françaises, éloignées culturellement, se rejoignent sur l'ennemi commun et ce féminisme armé. L'une est franco-algérienne musulmane, l'autre est une jeune juive française ex militaire de l'armée israélienne. Ce groupe de femmes nous permet de voir et comprendre les actions militaires auxquelles participent ces si redoutées brigades de femmes. Des soldates aguerries et extrêmement motivées pour lesquelles le combat est d'envergure internationale et fondamentale. La réalisatrice Caroline Fourest passe pour la première fois derrière la caméra à la manœuvre sur une fiction. Cette journaliste très engagée sur les questions des droits des femmes s'appuie sur des événements historiques et journalistiques pour exposer la réalité géopolitique de la région mais se saisit également de ce sujet pour mettre en avant des femmes combattantes. Si le film subit de grosses critiques sur son prétendu manichéisme ou son lyrisme à « outrance », la dramaturgie fonctionne et le récit bouillonnant prend aux tripes. Le sujet est passionnant et les éléments sont réunis pour créer un film qui a la grande valeur de montrer au monde l'épouvantable brutalité qu'installe Daesch sur certains territoires. Si tout n'est pas parfait et que le film ne se classera pas au top 10 des films de guerre, il aura déjà le grand mérite d'être un film de guerre au regard féminin.

I CÉLIAN RAMIS



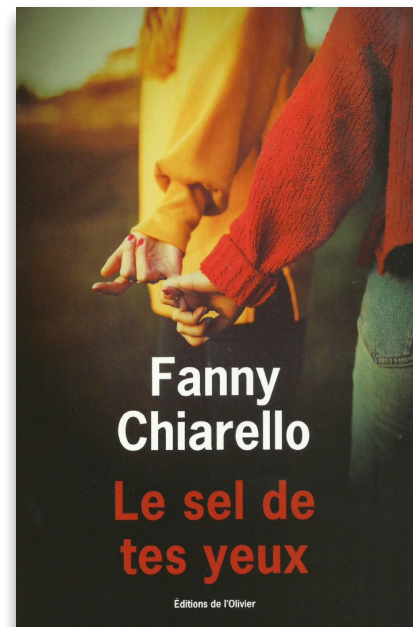
MYOPIA
AGNÈS OBEL
FÉVRIER 2020

Elle a le don de nous foutre les poils, Agnès Obel. En dévoilant son quatrième album, la musicienne danoise nous embarque dans une sorte de musique hybride et énigmatique qui nous retourne le bide. Elle n'a plus la voix aussi cristalline que sur le disque précédent, elle n'a plus à démontrer l'originalité de son organe vocal, et elle en joue pour nous emmener ailleurs. Cet ailleurs réside dans sa solitude, dans son isolement d'artiste qui compose, enregistre et se dédie corps et âme à son œuvre musicale. Elle travaille d'arrache pied, Agnès Obel. Elle se dit totalement passionnée, investie et même obsédée par son métier, son art. Au point de se couper de la civilisation le temps de la création et de la mise en studio. Quand on écoute la musique de cette multi-instrumentiste, on sent la rigueur de son exigence. C'est hors du monde qu'elle nous propose de sublimer les doutes, les questionnements, les passions, les limites et les entraves à nos libertés. Sa musique, puissant mélange d'instruments classiques, symphoniques et rock, est ronde et chaleureuse, inspirante et transcendante. Agnès Obel nous surprend, nous épate et nous envoûte.

I MARINE COMBE



LE SEL DE TES YEUX
FANNY CHIARELLO
FÉVRIER 2020



Fanny Chiarello aime ce moment charnière où son personnage va choisir les termes de son émancipation et de sa liberté individuelle. Ici, dans *Le sel de tes yeux*, elle projette dans l'image d'une adolescente prise en photo à son insu lorsque l'autrice réalisait une exposition sur le bassin minier du nord de la France – le personnage de Sarah Benarif. Elle aura bientôt 18 ans mais pour le moment, elle est coincée là, dans la maison familiale, avec un père absent de son éducation et une mère qui comprend que sa fille est homosexuelle mais ne l'accepte pas. L'écrivaine la suit, la scrute, l'accompagne sans que la protagoniste s'en aperçoive, et nous la présente telle qu'elle l'imagine dans son comportement, dans ses pensées et dans ses questionnements. Elle nous livre l'être intime de Sarah, qui rêve des lèvres et de la peau de Rose et qui souffre de la solitude d'une adolescente qui ne peut se conformer à une société hétéronormée. Et pourtant de cette situation va éclore tout un panel d'émotions vives, allant de la frustration à l'expérimentation d'une liberté éprouvée, en passant par la sororité, la colère, la tristesse, le doute et l'expression des désirs profonds. Fanny Chiarello, présente au Triangle le 19 mars prochain, nous confronte à un récit tourbillon, dans lequel le « je » et « tu » s'alternent et s'entrelacent, affranchissant des normes aussi bien la structure littéraire que les protagonistes !

I MARINE COMBE



YEGG & THE CITY

Épisode 69 : Quand j'ai transpiré au Marathon de la danse

Il existe à Rennes de vrai-e-s asticots de la danse. Capables de danser pendant 4h, presque sans relâche. Si, si, on l'a vu de nos propres yeux. Samedi 8 février, à l'Ubu, le festival Waterproof proposait un Marathon de la danse et ça a envoyé du lourd. On vous plante le décor. Sur la scène, dans la fosse, sur les marches des gradins... il y a des danseuses et des danseurs acharné-e-s partout. Dans des tenues flamboyantes à paillettes, de marathonnier-ne-s ou dans des déguisements de Véronique et Davina, et là-dedans, c'est l'éclate totale. Il y a les bandes aux mouvements synchronisés, les professionnel-le-s de la danse, les gars qui errent et traversent la foule, les plus timides qui bougent uniquement les pieds puis qui au fur et à mesure vont se lâcher jusqu'à se donner pleinement durant le défi danse contemporaine. Car le tout n'est pas de danser sans s'arrêter pendant une après-midi entière, il faut également relever les défis lancés par Simon Tanguy,

que ce soit de former un soul train, de danser comme Beyonce ou de proposer la danse la plus déglinguée. L'ambiance est à la fête et à l'autodérision. C'est créatif, c'est fun et les marathonnier-ne-s se donnent à fond sur des musiques rythmées et entraînantes. C'est hyper joyeux d'assister à un moment pareil. Un moment dans lequel le lâcher-prise est à son apogée et seul compte le bonheur procuré par l'événement, l'atmosphère et l'énergie qui s'en dégagent. Les fesses twerkent, les bras sont en l'air, les jambes se tendent, les visages sont radieux, les esprits et les corps sont libres de se mouvoir de n'importe quelle manière, sans que l'on s'inquiète des yeux qui portent leur attention sur nous. Quelle légèreté ! Quelle insouciance ! Il y a un côté très émouvant à assister à cet instant suspendu, comme si tout d'un coup, on était complètement coupé-e-s du monde, dans une bulle délicieuse de liberté et de spontanéité. Ça fait un bien fou !

■ MARINE COMBE

LAURIE HAGIMONT BIBICHE ZÈDE LINDA HAYFORD LIS PERONTI MANON CARBONNEL
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ CLAIRE MALARY SARAH DESSAINT NADÈGE NOISSETTE LÉA MAZÉ
 ROZENN MORO MÉLISSA PLAZA SELENE TONON GAËLLE AUBRÉE LADYLIKE LILY ODILE BAUDOUX
 LYDIE PORÉE ARMELLE BILLARD ISKIS CHARLOTTE MARCHANDE ELLY OLDMAN MORGANE REY
 GAËLLE ABILY ESTELLE CHAIGNE LA BATTUE FANNY MAPEG VÉRONIQUE NAUDIN AEDELPHÉ
 GÉNÈVÈVE LETOURNEUX STOP HARCELEMENT DE RUE AURÉLIA DÉCORDÉ GONZALEZ ANOUCK MONTREUIL
 LAURENCE IMBERNON CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÈRE ANOUC K MONTREUIL
 ISABELLE PINEAU ENORA LE PAPE ÉMILIE AUDREN GAËLLE ROUGIER
 ANNE LE HENAFF MARINE BACHELOT NGUYEN PERIODS
 OSEZ LE FÉMINISME ELISE LE CALVEZ GÉRALDINE WERNER
 JESSIE MAGANA SANDRA LE GUEN
 CATHERINE LEGRAND NOUS TOUTES
 PP7



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG



LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR